

Ma vie est mon vidéoclip préféré

Lee Show-Chun, née à Taiwan, travaille et vit en France depuis 1991. Elle est doctorant en anthropologie visuelle à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) à Paris. Son projet de thèse porte sur *les aspects économiques et intellectuels de la vie en France des ex-sans-papiers chinois récemment régularisés*. Elle est également documentariste, diplômée du Fresnoy, Studio national des arts contemporains.

Au cours de mes études d'anthropologie visuelle à l'École des hautes études en sciences sociales, j'ai été conduite à étudier la communauté chinoise de France, et plus particulièrement le cas des sans-papiers chinois vivant à Paris. Je me suis interrogée sur les causes complexes de cette immigration au sein de la société française. Et il m'a semblé qu'il était possible de mettre en lumière la motivation de ces gens à travers l'univers des images. En effet, au sein de ce monde clandestin, empli de visages qui se cachent et dont l'existence est niée par les autorités françaises, ce sont les images qui se chargent d'entretenir le rêve d'une vie meilleure et un espoir éperdu en l'avenir.

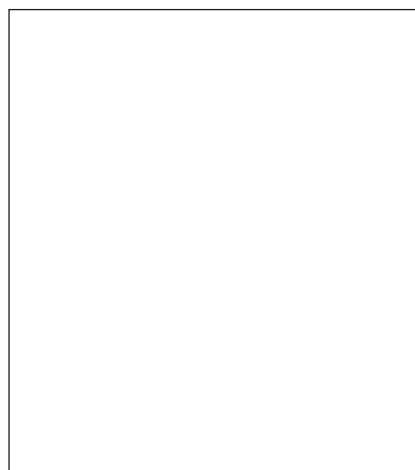
Les principales images sont celles véhiculées par les photographies ou les cassettes vidéo de mariage, tournées sous forme de vidéoclip, et dont les Chinois vivant en France, en particulier les sans-papiers, ont fait une tradition. On y voit des couples de jeunes mariés évoluer dans les hauts lieux parisiens, devant la tour Eiffel, équipés de limousines luxueuses et entourés de nombreuses demoiselles d'honneur. La mariée est vêtue d'une immense robe blanche qu'elle a louée pour l'occasion, et des trucages permettront de représenter les mariés s'avancant sur une route radieuse au milieu des étoiles ou s'embrassant sous un feu d'artifice, le tout sur fond de musique populaire.

Ces vidéos, mettant en scène une vie idyllique qui ne ressemble en rien à la réalité quotidienne des sans-papiers chinois, permettent de rassurer les familles restées en Chine. Une fois arrivées là-bas, ces images circulent parmi les cousins et les voisins, qui rêvent à leur tour de rejoindre le "paradis français". C'est ainsi que ces images parviendront jusqu'aux yeux émerveillés d'autres jeunes Chinois, et les inciteront à quitter à leur tour leur pays, pour partir en quête de ce bonheur rêvé... De cette jolie fiction sans cesse entretenue, personne n'est vraiment dupe. Pourtant, il arrive que la réalité s'accorde à ces images : certains deviendront patron à leur tour.

C'est la raison pour laquelle j'ai intitulé ce texte *Ma*

par **Lee Show-Chun**,
20 décembre 2002
Entre Paris et Lille

Une photo de mariage
chinois, réalisée
par une boutique
de Belleville.
(Les photos sont extraites
du documentaire *Ma vie
est mon vidéoclip préféré*,
de Lee Show-Chun)



vie est mon vidéoclip préféré.

Celui-ci constitue un bloc-notes écrit de 2001 à 2003, pendant la préparation et le tournage de mon documentaire du même titre *Ma vie est mon vidéoclip préféré*, d'une durée de quarante-huit minutes, produit par Sunday Morning productions, avec le soutien du CNC (Centre national de la cinématographie).

Les identités des trois personnages sont modifiées dans ce texte, afin de protéger leurs situations très fragiles. Mais, dans le film, les personnages témoignent face au spectateur, surtout Lin-Lin, une jeune Chinoise sans-papier, qui affronte, également, la pression très forte de toute la communauté chinoise, d'ordinaire très discrète. Son courage est immense, et j'ai souvent peur pour elle, car les regards et les accusations des autres sont parfois insoutenables. *“Je n'ai pas peur des regards des autres, dit Lin-Lin, et si je témoigne de la situation des sans-papiers en France, c'est parce que je ne veux pas que d'autres revivent la même vie que moi.”*

“L'incroyable aventure des colporteurs”

Lorsque j'ai demandé à un sans-papiers chinois comment il parvenait à supporter les difficiles conditions de sa vie en France, il s'est d'abord mis à rire, puis m'a répondu : *“En Chine, les anciens racontent souvent aux jeunes l'incroyable aventure des colporteurs, pour expliquer que, si les premiers Chinois partis à l'étranger ont très bien réussi leur vie, ils ont avant cela travaillé très dur. Certains sont partis de la région de Zhejiang en emportant avec eux de petites figurines représentant des singes, des lions ou des personnages, taillées dans les pierres vertes qu'on trouvait dans cette région, et grandes à peu près comme la distance entre le pouce et l'index. D'autres sont partis les mains vides, mais ils ramassaient sur leur chemin des pierres qu'ils sculptaient pour en faire de petits jouets. Quand ils passaient dans des villages ou des villes, ils vendaient ces objets, qui plaisaient beaucoup aux 'étrangers' par leur réalisation très fine. Ils marchaient et travaillaient ainsi chaque jour. C'est comme cela qu'ils ont traversé la Chine, la Russie, pour arriver jusqu'en Hollande ou en France.”* Je lui ai alors demandé s'il connaissait de vieux Chinois dont les parents étaient vraiment arrivés en France de cette manière. Il m'a répondu : *“Non, c'est un ami qui me l'a dit, lui-même a entendu raconter cette histoire.”* Je lui ai demandé s'il pensait vraiment qu'il était possible de traverser la moitié de la planète à pied... Il m'a répondu : *“Je crois que c'est possible, parce que les gens de Zhejiang savent très bien comment 'avaler la douleur’”* (en chinois *chi ku*).

Il y a trois personnages principaux. On retrace principalement la vie d'une jeune Chinoise sans-papiers, Lin-Lin. Elle vit à Paris, où elle travaille, comme beaucoup de clandestins, dans la fabrication du prêt-

à-porter. Elle a deux amis qui sont Mai et Long.

Lin-Lin est arrivée à Paris il y a cinq ans. Elle a quitté Qingtian, un petit village du Zhejiang, à l'âge de 17 ans. Elle venait d'arrêter ses études et n'avait pas trouvé de travail. Elle a alors demandé à ses parents de lui donner un peu d'argent afin de partir pour la France, où elle pensait pouvoir trouver une vie meilleure que celle qui l'attendait en Chine. Certains membres de la famille de sa mère vivaient déjà en France depuis plus de dix ans. Aussi, quand elle était petite, entendait-elle souvent parler des aventures des Chinois exilés, et pouvait voir des photos et des cassettes de mariages ayant lieu en France. Les images de cette France lui semblaient tellement merveilleuses, pleines de richesses et d'aventures, qu'elle rêvait d'y vivre elle aussi. À Paris, elle n'a trouvé pour l'instant qu'une vie clandestine, dont elle explique les déplorables conditions. Elle évoque l'idée qu'elle se faisait de la France avant d'y venir, et la façon dont elle conçoit son avenir en tant que sans-papiers dans ce pays dont elle a tant rêvé. Elle parle également de la situation d'autres ouvriers clandestins, qui travaillent dans la fabrication du prêt-à-porter et de la maroquinerie dans l'univers cosmopolite d'un monde clandestin.

Lorsqu'ils ont appris que Lin-Lin partait pour la France, les parents de Mai, l'une de ses amies, l'ont poussée à partir avec elle. Ils souhaitaient qu'elles puissent ainsi mûrir et s'affirmer ensemble. Mai aura plus de difficultés que Lin-Lin à s'adapter aux conditions de vie qu'elle découvrira en France, mais elle parviendra à obtenir une place dans une maison d'accueil, en dissimulant son âge.

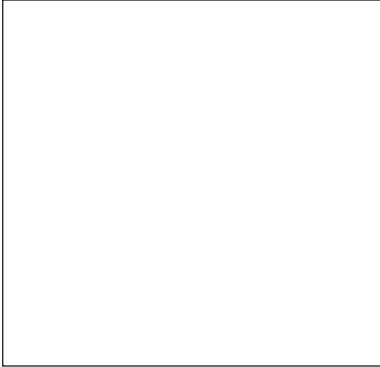
Le troisième personnage, Long, est un garçon du même âge, qui était dans le même collège que Lin-Lin et habitait également à Qingtian. Ayant toujours entendu dire que si l'on sait bien se débrouiller dans la vie, on peut parvenir à faire carrière en Europe, et possédant lui aussi une lointaine famille en Hollande, il a également décidé de partir.

Ces vidéos, mettant en scène une vie idyllique qui ne ressemble en rien à la réalité quotidienne des sans-papiers chinois, permettent de rassurer les familles restées en Chine.

Le passage clandestin

Tous trois sont ainsi partis de Wenzhou pour rejoindre un couple de 35/40 ans et un garçon de 10 ans dont les parents vivent en France depuis cinq ans. Ils se sont rendus dans le Nord de la Chine, car c'est de là que la plupart des Chinois partent vers l'Europe. C'est un voyage à travers les terres, pendant lequel il faut prendre le train, des camionnettes, mais aussi marcher. Ceux qui choisissent cet itinéraire sont ceux qui ont le moins d'argent ; ils n'ont pas les moyens de se procurer

un faux passeport, qui leur permettrait de prendre un avion pour arriver en Thaïlande, et d'acheter ensuite un autre passeport pour venir directement en France. Pour effectuer ce trajet à travers le continent, jusqu'en Europe, il faut compter un à quatre mois.



III^e arrondissement,
rue au Maire, à Paris.

Lin-Lin : *“Je suis partie trois fois avec les passeurs. Ce n'est qu'à la troisième fois que ça a marché. Avant de partir, on a donné seulement une petite partie de l'argent au passeur. Quand on est arrivés en France, on a téléphoné à ma mère pour lui dire : ‘ça y est, tu peux donner le reste de l'argent.’”*

“Les mafias ? Tu l'as lu dans les journaux peut-être ? Je ne sais pas comment sont les autres passeurs, mais toutes les personnes et les passeurs que je connais ne font pas partie de mafias. De plus, ce sont souvent des membres de la famille proches ou éloignés, ou bien des amis, et c'est pour cela qu'on est obligé de payer les passeurs si on est bien arrivé en France. Comme tout le monde se connaît, si vous ne donnez pas le reste de l'argent, vous trahissez la confiance de votre village. Et ensuite, en France, tout le monde se connaît aussi : si on ne donne pas l'argent qu'on doit au passeur, comment pourrait-on faire du commerce en France ? Pour la plupart d'entre nous, nous sommes venus ici pour faire du commerce, et la garantie et la confiance sont donc des choses très importantes.

En fait, je ne sais pas exactement par où nous sommes passés. Le passeur ne nous a pas dit grand-chose pendant le trajet. Nous avons pris le train jusqu'à la frontière entre la Chine et la Russie. Au moment de passer la frontière, les policiers russes nous ont fouillés partout, ils ont pris tout l'argent qu'on avait sur nous, et nous ont dit : ‘les Chinois, qu'est-ce que vous faites ici ?’, puis ils sont partis. Nous prenions parfois des trains, parfois nous sommes montés dans des camionnettes avec interdiction de regarder par la fenêtre. J'aurais tellement aimé à ce moment voir le monde extérieur, parce que c'était la première fois que je quittais la Chine. Quand on est descendus de la camionnette, on s'est retrouvés dans une forêt très sauvage. On a passé plusieurs nuits dans une cabane. Le petit garçon était malade. On a attendu plusieurs jours pour partir en Yougoslavie, apparemment il y avait des problèmes à cause de la guerre. Une autre camionnette nous avait amenés jusqu'à une autre forêt, on ne savait toujours pas où on se trouvait vraiment.

On changeait de lieu sans cesse. Finalement un autre passeur est arrivé, il a eu les passeports pour prendre le train jusqu'en Yougoslavie. Le plus dur, ça a été entre la Yougoslavie et l'Italie, parce qu'il fallait passer par la montagne à pied. Nous avons marché très très

longtemps, et je pensais que nous étions perdus. La dame de 35 ans était très fatiguée, elle ne voulait plus marcher, mais comme le passeur ne pouvait pas attendre, on a laissé la dame et son mari dans la montagne. Le jour suivant, nous sommes arrivés en Italie, ensuite nous avons voyagé en voiture jusqu'en France. J'ai revu la dame et son mari à Paris, elle m'a dit que, finalement, ils étaient redescendus dans le village en Yougoslavie. Une famille qu'ils ne connaissaient pas les a aidés à traverser la frontière en voiture."

Arrivée à Paris, la ville dont on avait tant rêvé

Lin-Lin se souvient alors de son arrivée en France. La camionnette dans laquelle elle se trouvait avec Maï et Long avait roulé toute la nuit d'Italie jusqu'à Paris. Au petit matin, elle avait pu voir le soleil se lever sur le quartier des Arts-et-Métiers, dans cette ville dont elle avait tant entendu parler. C'est ici que le passeur les a déposés tous les trois, dans ce quartier où travaillent des immigrants chinois provenant, depuis plus de trois générations, de la région de Zhejiang "Nous voilà en plein centre de Paris, avait annoncé le passeur. Là, c'est le centre Pompidou. Une rue plus loin, c'est la rue du Temple, c'est là que les Chinois exilés font des miracles économiques." Quelques rues plus loin, rue au Maire, Lin-Lin et d'autres Chinois ont attendu l'arrivée de leur futur patron, en mangeant une soupe traditionnelle du Zhejiang. Quelqu'un leur a dit : "On trouve ici tout ce qu'il y a dans notre village natal."

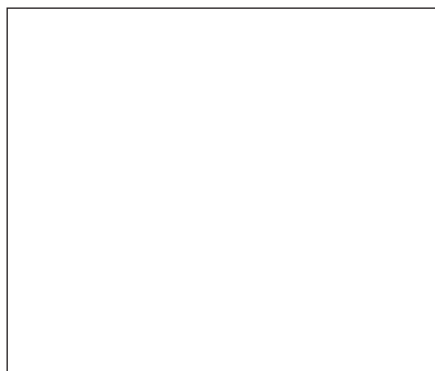
Lin-Lin raconte : "Long n'est plus à Paris, je ne sais pas où il est. Il m'a dit qu'il ne pouvait plus attendre encore, comme moi je le fais.

Nous sommes célibataires et sans enfant, alors nous devons prouver que nous sommes sur le territoire français depuis au moins dix ans pour avoir le droit de demander à régulariser notre situation... Mais pendant les premières années passées en France, Long détruisait toutes les lettres qu'il recevait de sa famille et des amis restés en Chine.

Pourquoi ? Je vais te l'expliquer. Les sans-papiers chinois se repassaient le mot de rester muets en cas d'arrestation, pour empêcher les policiers de les identifier. Parce que, quand notre pays d'origine n'est pas identifié, les policiers doivent nous relâcher.

Mais nous étions souvent arrêtés sur notre lieu de travail qui, souvent, était aussi notre lieu d'habitation. Les policiers fouillaient alors l'endroit : les lettres qui étaient envoyées de Chine pouvaient constituer des preuves indirectes de notre origine. C'est pour cela qu'on les détruisait.

Et maintenant, ces lettres sont devenues précieuses. Parce qu'elles



III^e arrondissement,
rue au Maire, à Paris.

portent notre nom et notre adresse en France, et peuvent constituer un justificatif de notre présence ici.

Hélas, pour Long, ces lettres, qui étaient aussi les choses les plus précieuses pour se consoler du mal du pays, ont toutes été détruites. Mais je lui ai rappelé notre proverbe chinois : 'Le vent et l'eau circulent l'un autour de l'autre'. Dans la vie, les choses les pires peuvent un jour devenir les meilleures."

Un jeune Chinois sans-papiers passe une visite médicale dans un centre de recrutement pour devenir légionnaire. On reconnaît Long, dont Lin-Lin n'a plus de nouvelles. Il passe un entretien avec un psychologue. Comme beaucoup des garçons chinois également présents à cet entretien, il ne parle pas le français. Un interprète est donc présent.

Le psychologue : Est-ce que vous savez que vous allez être envoyé à la guerre en première ligne ? C'est l'endroit le plus dangereux au monde...

Le jeune Chinois dit à l'interprète : Oui, je sais.

Le psychologue : Est-ce que vous êtes prêt à mourir pour la France ?

Le garçon Chinois répond : Oui, je suis prêt à mourir pour la France.

Le psychologue : Je suis Français, et je ne suis pas du tout prêt à mourir pour la France. Vous êtes Chinois, pourquoi êtes-vous prêt à mourir pour la France ?

Le garçon écoute l'interprète lui expliquer en chinois, et répond tout de suite en chinois : Oui, je suis prêt à mourir pour la France.

L'interprète répète en français : Oui, je suis prêt à mourir pour la France.

À l'avant de cette salle de consultation, il y a une salle d'attente. Les visages des jeunes garçons qui s'y trouvent. Ils sont originaires de Chine, d'Afrique ou des pays de l'Est.

Envoyer des photos pour rassurer les parents en Chine

Lin-Lin et Maï arrivent au pied d'une très grande HLM. Elles sonnent à l'interphone, et s'expriment en dialecte wenzhou. Elles doivent énoncer une phrase qui constitue le mot de passe pour avoir l'autorisation d'entrer.

Une jeune coiffeuse chinoise est en train de décolorer les cheveux noirs d'une jeune femme, chinoise elle aussi. Des chansons chinoises emplissent de manière très présente l'atmosphère de ce salon de coiffure, qui constitue en fait le deux pièces d'un jeune couple chinois (sous-loué par un compatriote), situé dans une H.L.M. Dans cette salle se trouvent trois chaises et un fauteuil de l'autre côté de la pièce, afin que d'autres personnes puissent attendre leur tour. Pour faire patienter les clientes, une grande télévision diffuse des bandes de karaoké, et quelques revues chinoises sont à leur disposition.

Pendant ce temps, la coiffeuse teint les cheveux de sa cliente en

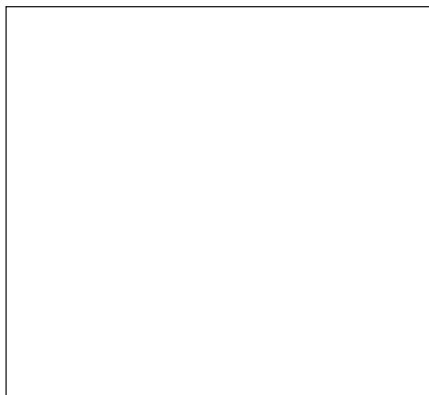
roux. Son mari fait office d'assistant, et prépare les autres clients de manière à ce que ce salon de coiffure soit géré comme une chaîne de travail. Le mari s'occupe en même temps de leur enfant, encore tout petit. Au fond de la salle, dans ce qui sert de salle de bains, une cliente se rince les cheveux elle-même.

Lin-Lin explique à la coiffeuse, en tournant les pages d'une revue de mode française, qu'elle voudrait se faire teindre les cheveux en roux, et être coiffée de manière très élégante. Ce jour-là, elle ne travaille pas, et elle aimerait se faire photographier dans Paris, pour envoyer des photos à ses parents encore en Chine et les rassurer.

Lin-Lin et Mai se promènent dans Paris et regardent les publicités de mode, dans le métro ou devant les vitrines des grands magasins. C'est ce type de photographie que Lin-Lin rêvait de faire, lorsqu'elle était encore en Chine. Elle en avait vu de ses cousins ou de ses anciennes voisines, habillés à la mode parisienne, et qui s'étaient fait photographier devant la tour Eiffel, en bord de Seine, ou bien devant l'Opéra. Ils s'étaient mis en scène comme le sont les mannequins dans les publicités.

Lin-Lin : *“Je n'ai pas pu travailler ces derniers temps, parce qu'il y a des contrôles policiers dans certains ateliers. Mon patron demande alors à tous ceux qui n'ont pas de papiers de ne pas travailler pendant quelques jours. J'en ai profité pour faire des photos avec quelques vêtements de marque avec mes amis de l'atelier pour les envoyer à ma famille... Je suis très contente de me faire photographier comme les mannequins, ceux que mes parents verront dans la prochaine saison de mode sur les publicités, en France et partout dans le monde... Parfois, parmi les centaines de pièces de robe que j'ai fabriquées pour la prochaine mode parisienne, j'en prends une pour moi. Je peux toujours dire aux sous-traitants que j'ai une ou deux pièces qui ont des défauts de couture, même si c'est très bien contrôlé par les patrons.”*

Les vêtements que les Chinois clandestins confectionnent aujourd'hui constitueront la mode de la saison de demain. Ces vêtements seront vendus entre cinquante et cent euros dans les grands magasins français. Du fait de la mondialisation, ces grands magasins européens se sont aussi implantés dans les pays asiatiques, proposant exactement les mêmes marques de vêtements, mais à un prix beaucoup plus élevé : plus de 200 euros l'article. C'est ce que vaut dans les pays asiatiques la mode féminine française, réputée comme la meilleure du monde. En réalité, le coût des chemises et des pantalons réalisés par les travailleurs sans-papiers en France n'atteint que quelques euros. En moyenne, une pièce de pantalon leur est payée deux euros, et un “haut” entre cinquante centimes et un euro.



Une jeune Chinoise sans-papiers devant l'Opéra.

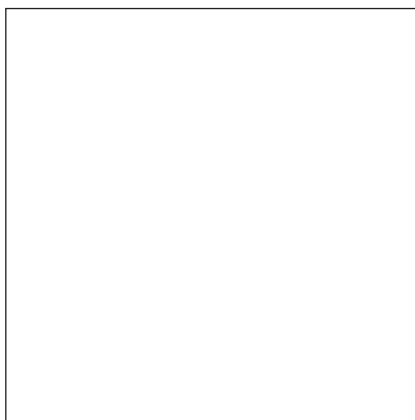
Lin-Lin imite les poses des mannequins, devant la tour Eiffel, la Seine, la statue de la Liberté du pont Mirabeau. Avec son amie, elles se photographient à tour de rôle.

Lin-Lin : *“Quand j’étais encore en Chine, dans mon village, les gens me disaient toujours que j’avais de la chance d’aller vivre en France. La France, c’est un pays très riche, les rues sont faites de marbre, les maisons sont construites avec de l’or, ce n’est pas la peine de travailler, on peut toujours avoir de l’argent, et tout le monde est très heureux. J’avais vu les photos que mes cousines m’avaient envoyées de France, et je pensais que la France, c’était vraiment comme sur les photos.”*

La condition des travailleurs clandestins

Quelle est la vie réelle de Lin-Lin, la manière dont elle vit en France et ses conditions de travail ?

Lin-Lin habite dans le quartier Télégraphe, à Paris, où elle partage une pièce avec une autre femme sans-papiers. En réalité, cette pièce est une des caves d’un immeuble bourgeois. Plusieurs autres caves de l’immeuble sont louées à des sans-papiers. Ceux-ci travaillent tous pour les mêmes sous-traitants de prêt-à-porter féminin. Les propriétaires sont français, mais les sans-papiers chinois ne les rencontrent jamais : ce sont les sous-traitants qui font affaire directement avec les propriétaires. Le loyer s’élève à environ 400 euros par mois pour une pièce sans toilettes. Il y a une salle d’eau, mais souvent elle ne fonctionne pas. Et personne n’ose espérer que le propriétaire fasse des travaux, car tous estiment que c’est déjà une chance d’avoir trouvé un logement. Dans ces caves, tout est organisé comme un véritable atelier de confection, et des sous-traitants passent souvent pour apporter des vêtements à coudre. Il vaut mieux ne pas aller les chercher soi-même, car on risque à chaque sortie d’être arrêté par la police. De plus, il est finalement plus confortable d’habiter dans ces caves que dans certains d’ateliers, et on y travaille à son compte. À l’entrée de cet immeuble, il y a une caméra de vidéo-surveillance.



Ouvrier clandestin travaillant dans une cave, qui sert aussi d’habitation.

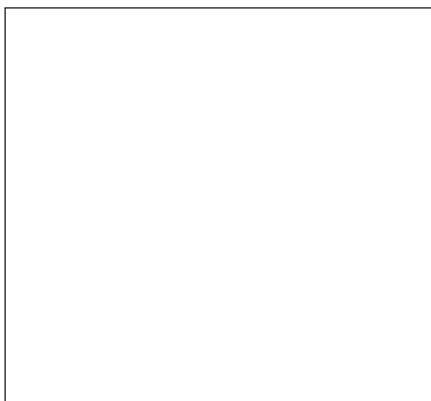
Lin-Lin raconte : *“Quand je prends l’ascenseur, j’attends toujours qu’il n’y ait personne. Les tout premiers jours, j’avais peur de croiser les gens qui descendaient dans le parking pour aller chercher leur voiture. J’avais peur que les gens me posent des questions. Mais, finalement, je pense qu’ils font comme s’ils ne nous voyaient pas, et je crois que, parmi les gens que j’ai croisés dans l’ascenseur, il y avait aussi les propriétaires des caves. C’est vrai que je suis toujours très mal à l’aise quand*

je me trouve dans le même ascenseur que les autres habitants. C'est comme si j'avais fait quelque chose de mal, et parfois j'ai honte de moi. Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi séparer les sans-papiers des autres ?”

Dans la cave de Lin-Lin. Elle est en train de coudre des vêtements de marque. À côté d'elle se trouve une autre Chinoise, qui travaille comme elle. Une petite camionnette arrive, ils enroulent soigneusement les vêtements dans du plastique, puis le sous-traitant met les vêtements dans la camionnette.

La camionnette s'arrête dans le quartier du Sentier. Place du Caire, les ouvriers sont de type africain ou pakistanais. Ils attendent les marchandises. Des chariots maniés par des manutentionnaires chargent et déchargent les vêtements des camionnettes des Chinois, ou des clients. Le coût du chargement ou du déchargement d'un carton est d'environ un euro, cela dépend de la situation des manutentionnaires. On découvre ici le cosmopolitisme des mondes clandestins et un libéralisme sauvage “pur et dur”. À côté de la place du Caire, il y en a une autre qui s'appelle la place Saint-Roy. Certains manutentionnaires doivent se cacher là et n'ont pas le droit d'attendre place du Caire. Évidemment, les policiers passent souvent devant cette place, mais ils n'arrêtent personne, car ils savent très bien que, depuis des années, ce quartier fait la fortune de certains grossistes de la mode en employant des clandestins.

Lin-Lin poursuit : *“Maï s'est décidée à partir dans une maison d'accueil. Comme elle est de petite taille, elle peut toujours dire aux gens qu'elle n'a que seize ans. Elle dit aussi que ses parents sont en prison en Chine à cause de la répression de leur religion. Elle a vraiment très peur parce qu'on lui demande sans cesse d'envoyer son certificat de naissance. Elle sait que si l'on découvre son âge on l'expulsera. Maï ne veut plus retourner dans les ateliers, elle en a vraiment trop marre. Elle n'a jamais eu de bon travail depuis qu'elle est arrivée en France. Tu ne peux pas imaginer dans quel état elle était. J'ai travaillé avec Maï dans un atelier de maroquinerie où notre tâche consistait à retourner les sacs déjà cousus. Comme c'était des sacs en cuir, très chers, il fallait le faire à la main. Cela a été notre premier travail en France. Deux mois après, j'ai commencé à apprendre à coudre les vêtements de mode, mais Maï est toujours restée dans l'atelier de maroquinerie. Le patron trouvait qu'elle était trop maladroite et donc elle retournait toujours des sacs. Cela lui faisait très mal aux mains, j'ai vu ses doigts saigner... Tu sais, parfois le patron recevait une commande pour la mode le jeudi soir, à finir impérativement pour le lundi matin. Maï n'arrivait jamais à*



Rue du Caire, à Paris.

finir à temps. Un jour le patron lui a demandé de partir, et ne lui a donné que la moitié de son salaire. Quand Mai lui a demandé le reste, le patron lui a demandé à son tour sa carte de séjour... Je suis contente pour Mai, elle a pu trouver un lieu où se réfugier. Dans quelques années, elle pourra obtenir sa carte de résidence. Là-bas, elle peut apprendre le français et elle n'est pas obligée de travailler. Mais elle a vraiment trop peur que les autres découvrent son âge. Tu sais bien, elle se pose trop de questions. Je lui ai souvent dit d'arrêter de penser. Moi je ne m'en pose pas, le patron apprécie mon travail, et dès que j'aurai mes papiers, j'aurai une belle vie. Je sais que je pourrai m'en sortir un jour. Je n'ai pas osé faire comme Mai, mon père me dit que je ne suis pas très débrouillarde. Mais j'arrive toujours à avaler la douleur, et je sais qu'un jour je pourrai m'en sortir honnêtement."

La fabrication de vidéoclip de mariage

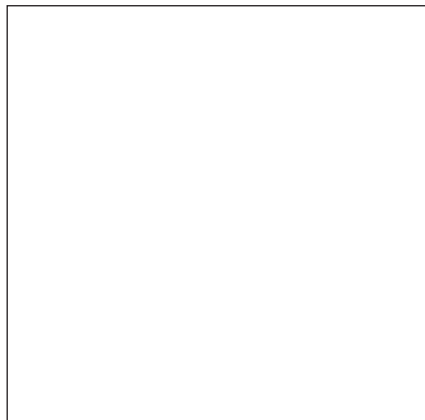
Lin-Lin : *"Tu te souviens d'Aming, la fille qui est partie quelques années avant moi. Elle a ses papiers maintenant, elle vient de se marier à Paris. Elle a une boutique de traiteur japonais, ses parents, encore en Chine, ont vu sa cassette de mariage. On la trouve tellement belle. Ma mère me dit qu'elle rêve de me voir un jour comme elle."*

À l'intérieur d'une boutique, plusieurs personnes préparent une séance vidéo pour le mariage d'un jeune couple chinois. On voit des cameramen installer leur matériel, des jeunes filles qui s'occupent d'une femme en robe blanche. Le réalisateur est chinois lui aussi, et il explique comment il réalise ce genre de vidéoclip pour la communauté chinoise de Paris : *"Une séance de tournage coûte 500 euros. Une robe blanche louée pour la journée vaut 75 euros, une grosse limousine louée de 9 heures à 18 heures vaut 750 euros, une copie de DVD, cinq cassettes vidéo et une série de photos, c'est 150 euros. Bien sûr, on peut personnaliser le budget pour s'adapter aux demandes."* Il y a dans l'Est de Paris beaucoup de studios comme celui-ci, qui réalisent des vidéos et des photos pour les immigrants chinois qui peuvent ainsi exprimer leur fierté de "vivre en France".

La forme de ces vidéoclips de mariage est très particulière. On y voit par exemple systématiquement de grosses voitures (de location), et des chansons chinoises ou de Hong Kong à la mode y sont intégrées. Les couples y sont mis en scène devant des monuments célèbres comme la tour Eiffel, ou se promènent en habits de mariés devant Chinagora, un complexe de magasins et de restaurants situé à Alfortville, au confluent de la Seine et de la Marne, où se déroulent souvent les banquets de mariage.

De nombreux Chinois organisent leur mariage dans le restaurant-

karaoké de Chinagora. Lin-Lin y a été invitée à son tour pour le mariage d'une amie. Dans la salle de noces, c'est le moment de la prise des photos souvenir et les flashes fusent, l'ambiance est très chaleureuse. Lin-Lin pose, comme les autres invités, avec les mariés pour des photos et pour la vidéo du mariage. Les jeunes Chinois arrivent souvent seuls en France. Ils font ensuite la connaissance d'autres jeunes sans-papiers. Ils ont les mêmes destins, les mêmes espoirs et, pour la plupart, ne parlent pas le français. Les amitiés qu'ils lient deviennent alors leur plus grande consolation. Il y a souvent de belles histoires qui se créent ainsi. Les invités dansent sur un fond de chanson de karaoké. Lin-Lin est en train de chanter la chanson qu'elle préfère, celle qu'elle écoute toujours en travaillant. Ce jour-là, elle est heureuse de pouvoir l'interpréter au micro. À côté d'elle, un grand écran diffuse le vidéoclip de la chanson qu'elle a choisie. Lorsque ces jeunes femmes se voient apparaître sur l'écran de télévision, mises en scène dans ces situations festives et sous la lumière des projecteurs, c'est toute une vie placée sous le signe de la clandestinité qu'elles parviennent à oublier.



Une vue
de Chinagora,
à Alfortville.

La religion n'échappe pas à la mise en image

Un temple protestant du XX^e arrondissement, dans lequel la cérémonie religieuse filmée est retransmise en direct sur un écran vidéo dans la salle située au rez-de-chaussée du bâtiment. Là, sont également vendues des cassettes vidéo en guise de souvenir. Sur le mur de ce temple, on peut lire l'inscription "Alleluia", inscrite en chinois phonétique, ainsi que "Croyez au Seigneur et vous serez sauvé."

C'est ici que Lin-Lin a fait la connaissance de la famille Hang. On voit alors madame Hang, qui porte sa fille dans ses bras. Cette petite Chinoise est née en France et s'appelle "Chanel", symbole de la haute couture et du luxe français pour une famille de Chinois sans-papiers qui espère en l'avenir.

Lin-Lin : *"Madame Hang me dit souvent : 'C'est important pour l'esprit de croire. Ces dernières années auraient été très dures, si je n'avais pas été protestante. J'ai souvent prié le Seigneur de me protéger, et je prie Dieu de nous permettre d'avoir des papiers.'"*

Certaines églises protestantes chinoises de Paris communiquent à la préfecture la liste des gens qui les fréquentent, avec les photocopies des cartes de résident de ceux qui en ont. Elles ont peur de s'attirer des problèmes en accueillant trop de sans-papiers.

Lin-Lin : *"Une fois, j'ai entendu monsieur Hang demander au pas-*

teur : 'Dieu aimait tout le monde, pourquoi séparer les sans-papiers des autres ? Les pasteurs n'ont aucun droit de demander à un fidèle s'il a des papiers en France ; ils ne doivent s'occuper que de problèmes religieux. Je ne comprends pas qu'un pasteur me demande mes papiers.'"

Espoir pour mon avenir

Lin-Lin : "Les premiers mois, quand je suis arrivée en France, j'ai travaillé dans un atelier de maroquinerie. Mon travail consistait à placer des fac-similés de cartes d'identité dans les pochettes de portefeuilles prêts à être vendus. Pendant des mois, ces copies de papiers 'République française' sont passées entre mes mains plus de mille fois par jour. J'étais pleine d'amertume. Le jour où j'ai changé de poste de travail, j'ai gardé une de ces fausses cartes d'identité. Je l'ai toujours sur moi, comme souvenir et comme espoir pour mon avenir.

Pourquoi je te racontes tout ça ? Ça ne sert à rien. Je te raconte souvent ma vie. Parle-moi aussi un peu de la tienne, comment vis-tu dans ce pays lointain ?"

Épilogue

Février 2005. Lin-Lin est sans-papiers depuis six ans. Elle travaille toujours clandestinement dans un atelier de confection, et elle fabrique en ce moment le prêt-à-porter féminin du printemps 2005. Maï est en dernière année de lycée. Lorsqu'elle pourra justifier de cinq années de scolarisation en France, elle aura le droit de déposer une demande de régularisation. On est sans nouvelles de Long.



Fac-similé de carte d'identité, avec lequel travaillent certains sans-papiers.



Beja Jean-Philippe, "Un village du Zhejiang à Paris"
► Dossier Islam d'en France, n° 1220, juillet-août, 1999

Poisson Véronique, "Ces Chinois de Wenzhou qui ne jurent que par la France"
► Dossier Belleville, n° 1168, septembre 1993

